

Foucault, l'œuvre, l'auteur

Foucault, the Work, the Author

Stéphane Olivesi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5813>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5813

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

Pagination : 395-410

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Stéphane Olivesi, « Foucault, l'œuvre, l'auteur », *Questions de communication* [En ligne], 4 | 2003, mis en ligne le 24 mai 2012, consulté le 13 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5813>

Tous droits réservés

> NOTES DE RECHERCHE

STÉPHANE OLIVESI

Médias et identités

Université Lyon 2

stephane.olivesi@univ-lyon2.fr

FOUCAULT, L'ŒUVRE, L'AUTEUR

Résumé. — À partir de l'expérience littéraire, Michel Foucault entreprit une critique des catégories d'œuvre et d'auteur. Celle-ci éclaire les présupposés qui président à nos propres conceptions de l'écriture, de l'écrivain, du texte, du corpus, de l'interprétation, etc. Dans l'ordre du discours, s'institue un lien entre un sujet de l'écriture et l'ensemble des traces écrites qui répèteraient sa présence en négatif, comme la garantie ultime d'un sens, gagé sur une intentionalité expressive. Dénouer ce lien, c'est faire apparaître les fondements anthropologiques et symboliques d'un certain nombre de rapports de communication : du lecteur au texte, de l'auteur à l'œuvre ainsi que du lecteur à l'auteur. C'est aussi interroger le rapport éthique à soi à partir de l'expérience de l'écriture.

Mots clés. — Michel Foucault, œuvre, auteur, sujet, interprétation.

Présenter; analyser; interpréter le travail de Michel Foucault soulève une série de problèmes¹. Inhérents à l'exercice, certains découlent du discours foucauldien qui, par sa polyvalence tactique, se rend irréductible à une thèse, à une position ou à une quelconque résidence académique ; d'autres résultent directement de la destruction méthodique des catégories impliquées dans la posture herméneutique : « Dans cette activité de commentaire qui cherche à faire passer un discours resserré, ancien et comme silencieux à lui-même dans un autre plus bavard, à la fois plus archaïque et plus contemporain, se cache une étrange attitude à l'égard du langage : commenter, c'est admettre par définition un excès du signifié sur le signifiant, un reste nécessaire non formulé de la pensée que le langage a laissé dans l'ombre, résidu qui en est l'essence elle-même, poussée hors de son secret ; mais commenter suppose aussi que ce non-parlé dort dans la parole, et que, par une surabondance propre au signifiant, on peut en l'interrogeant faire parler un contenu qui n'était pas explicitement signifié. [...] Le commentaire [...] repose sur une interprétation du langage qui porte assez clairement la marque de son origine historique : l'Exégèse » (Foucault, 1963a : XII-XIII). En outre : « Le commentaire [...] doit, selon un paradoxe qu'il déplace toujours mais auquel il n'échappe jamais, dire pour la première fois ce qui cependant avait été déjà dit et répéter inlassablement ce qui pourtant n'avait jamais été dit. [...] il permet bien de dire autre chose que le texte même, mais à condition que ce soit ce texte même qui soit dit et en quelque sorte accompli » (Foucault, 1971a : 27-28).

Rompre avec la fatalité du commentaire tel qu'il se pratiquait, et se pratique toujours dans le domaine de l'histoire des idées, tel fut l'un des premiers gestes esquissés par Michel Foucault dans son projet d'archéologie du savoir. Geste subversif : jouer la généalogie contre l'histoire de la philosophie, avec ses œuvres et ses auteurs consacrés. Avant d'être réellement théorisée et explicitée, cette volonté de rupture répondait aux nécessités propres à la nature historique et épistémologique des recherches entreprises. Elle se confrontait au caractère désuet de l'histoire des idées qui, le plus souvent, oscille entre le simple repérage d'analogies, permettant d'associer textes et auteurs, à l'intérieur d'une époque donnée et, par ailleurs, l'étude psychologisante d'une période et de l'esprit du temps qui y règne (Foucault, 1963a : XIII). Elle impliquait, en tout cas, une nouvelle conception du discours qui, rejetant le primat du signifiant autant que l'inépuisable réserve du signifié, proposait de saisir son objet sous la forme d'éléments et d'événements discursifs. En conséquence, c'est l'exercice du commentaire, dans ce qu'il a de plus académique et dans ce qu'il véhicule comme présupposés rarement explicités, qui s'avérait peu compatible avec

¹ P. Bourdieu (1996 : 13-18) a proposé une explicitation convaincante de ce problème qui témoigne de sa familiarité intellectuelle avec les problématiques foucauliennes. Aussi certains contresens grossiers, commis par ailleurs, tels que ceux qui consistent à postuler une quelconque fidélité à la tradition saussurienne ou à affirmer l'autonomie absolue de l'ordre du discours, peuvent surprendre le lecteur (Bourdieu, 1994 : 64).

cette nouvelle pratique de l'histoire et de l'épistémologie. Mais il est d'autres problèmes, plus spécifiques, qui découlent de la critique des catégories d'auteur et d'œuvre dans lesquelles l'exercice du commentaire puise plus que sa légitimité, ses propres fondements.

L'expérience littéraire

Pourquoi s'être très tôt attaché à sonder ces catégories et leur avoir accordé une telle importance ? Plusieurs éléments d'explications se recourent. En premier lieu, les racines de cet intérêt plongent dans la critique littéraire, plus précisément, dans la réflexion de Maurice Blanchot (1955, 1959). En effet, Michel Foucault n'a cessé de rappeler à quel point ce dernier a pu jouer, à côté de Georges Bataille, un rôle essentiel dans sa formation intellectuelle comme dans celle de nombre de ses contemporains : « Toute la critique de Blanchot consiste au fond à montrer comment chaque auteur se place à l'intérieur de sa propre œuvre, et cela d'une façon si radicale que l'œuvre doit le détruire. C'est en elle que l'auteur a son refuge et son lieu ; c'est en elle qu'il habite ; c'est elle qui constitue sa patrie, et sans elle il n'aurait, littéralement, pas d'existence » (Foucault, 1971b : 166).

Paradoxalement, c'est dans l'ouvrage d'épistémologie le plus technique et, en un certain sens, le plus classique, *Naissance de la clinique*, que transparait le plus clairement cette influence. Il suffit pour s'en convaincre de relire la première phrase : « Il est question, écrit Foucault comme en une sorte d'hommage, dans ce livre de l'espace, du langage et de la mort ; il est question du regard » (Foucault, 1963a : V) et de parcourir la conclusion pour immédiatement identifier la présence en négatif de Maurice Blanchot. Ces influences provenant de la critique littéraire se traduisirent dans l'usage d'un lexique en rupture avec la rhétorique d'inspiration phénoménologique, par l'importance accordée à la lecture de Nietzsche et, surtout, par la reprise de problématiques relatives à l'expérience littéraire. Ainsi, retrouve-t-on, au fil des années 60, des questions récurrentes, relatives aux formes de la narration, aux rapports de l'auteur au narrateur, du narrateur au lecteur... À l'époque du structuralisme triomphant, Michel Foucault interrogeait le langage, non à partir des théories du signe, objet par ailleurs d'analyses archéologiques, mais au moyen de la littérature, plus spécialement d'une littérature des limites de la littérature, imposant la question de l'être même du langage. C'est la raison pour laquelle, l'ouvrage consacré à un contemporain méconnu de Ferdinand de Saussure, cas exemplaire de névrose obsessionnelle pour la médecine de son temps, ne se réduit pas à une ponctuation littéraire intempestive, mais articule et noue des thématiques qui structurent la réflexion de Michel Foucault de *l'Histoire de la folie* à *L'archéologie du savoir* (Macherey, 1990 : 177-191).

Cependant, il est d'autres raisons, plus essentielles, qui permettent d'expliquer la défiance de Michel Foucault à l'encontre de ces catégories d'auteur et d'œuvre ainsi que l'originalité de sa propre réflexion. Dans sa thèse sur l'histoire de la folie, la rencontre de ces figures littéraires et existentielles énigmatiques que sont Sade, Höderlin, Nietzsche et Artaud, l'a conduit à articuler le problème des limites de l'écriture sur l'expérience de la folie, non pas au sens d'expérience subjective de la maladie mentale, mais de forme objective qu'une époque et une société donnée rejettent comme extérieures à elles-mêmes. La fascination exercée par Raymond Roussel exprime cette même préoccupation à l'endroit du langage, de la folie et de l'œuvre. « Là où il y a œuvre, il n'y a pas folie » (Foucault, 1972 : 557). Cette équation bien énigmatique, posée à la fin de *Histoire de la folie à l'âge classique*, répétée à diverses reprises, figurait déjà, en une forme plus laconique encore, dans la préface à *Folie et déraison* (Foucault, 1961 : 162)². La folie y était définie comme « absence d'œuvre ». Au vrai, Michel Foucault affirmait non pas que l'œuvre s'apparenterait à une ergothérapie ou qu'elle fonctionnerait comme une sorte de compensation délirante, une mécanique sublimatoire, mais que ce qui sépare le fou de l'auteur, c'est que l'un s'inscrit dans un mode langagier (symbolique) d'existence dont l'autre fait l'expérience négative de la privation. « L'œuvre et la maladie tournent autour de leur incompatibilité qui les lie [...] une incompatibilité essentielle, le creux central que rien jamais ne pourra combler. [...] Ce creux solaire n'est ni la condition psychologique de l'œuvre [...] ni un thème qui lui serait commun avec la maladie. Il est l'espace du langage de Raymond Roussel, le vide d'où il parle, l'absence par laquelle l'œuvre et la folie communiquent et s'excluent. [...] Cette lacune illuminante du langage, Roussel l'a éprouvée jusqu'à l'angoisse, jusqu'à l'obsession, si l'on veut. Il fallait en tout cas des formes bien particulières d'expérience [...] pour mettre au jour ce fait linguistique nu : que le langage ne parle qu'à partir d'un manque qui lui est essentiel. [...] Ce n'est pas le sens qui manque, mais les signes, qui ne signifient pourtant que par ce manque » (Foucault, 1963b : 206).

Folie et littérature se mêlent et s'excluent par leur seule appartenance à un langage qui déroge au quotidien de sa pratique. De cette expérience des limites, l'être de raison que l'on nomme « Auteur », ressort mutilé, privé de la part de conscience qui fonde son règne et autorise le commentateur à rechercher l'intentionnalité cachée qui irrigue de sens le texte. Les bégaiements d'Artaud, les répétitions de Sade, les vitupérations de Nietzsche manifestent le brouillage structurel de toute identité possible dans et par le langage. L'édition française des œuvres de Nietzsche, placée sous sa co-responsabilité avec Gilles Deleuze³,

² Il s'agit de la version initiale de *Histoire de la folie à l'âge classique* qui était intitulée *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*. Lors de sa réédition, en 1972, chez Gallimard, M. Foucault supprima cette « Préface ».

³ Il est loin d'être acquis, contrairement à ce que suggère D. Eribon (1989 : 162 ; 176), s'appuyant sur les déclarations publiques (et circonstanciées) de M. Foucault, que ce dernier ait particulièrement apprécié l'ouvrage de G. Deleuze, *Nietzsche et la philosophie* (Deleuze, 1962).

eut certainement pour conséquence d'induire une série de questions à partir du tri à opérer entre ce qui relevait encore de « l'œuvre » et ce qui, de fait, n'était que notes de blanchisseries éparses, dépourvues d'intérêt. « Apparaissent ainsi les présupposés qui sous-tendent la constitution de toute œuvre, mais aussi les limites de cette catégorie et, par conséquent, sa définition, son essence : quant à l'œuvre [...], en apparence, il s'agit de la somme des textes qui peuvent être dénotés par le signe d'un nom propre. Or, cette dénotation [...] n'est pas une fonction homogène : un nom d'auteur ne dénote pas de la même façon un texte qu'il a lui-même publié sous son nom, un autre qu'il a présenté sous un pseudonyme, un autre qu'on aura retrouvé après sa mort à l'état d'ébauche, un autre encore qui n'est qu'un griffonnage, un carnet de notes, un "papier". La constitution d'une œuvre suppose un certain nombre de choix théoriques qu'il n'est pas facile de justifier, ni même de formuler » (Foucault, 1968 : 703 ou Foucault, 1969a : 34-35).

L'ombre portée de l'auteur

Cette problématique bicéphale de l'œuvre et de l'auteur déborde l'horizon littéraire pour s'étendre à l'archéologie des savoirs. L'énigmatique problématisation livrée dans le commentaire du tableau de Vélasquez, *Les Ménines*, au premier chapitre de *Les mots et les choses* en révèle le chiffre : représentation de la représentation à l'âge classique, mais aussi mise en jeu de l'impossibilité pour la représentation de représenter le rapport entre celui qui la regarde, ce qu'elle représente et celui qui l'exécute (l'auteur), si ce n'est par le recours à d'improbables fictions (Foucault, 1966 : 31). L'éliision du sujet, mise en jeu par la représentation, redouble la question qui court en filigrane le long des analyses ultérieures. En l'absence de sujet fondateur, le discours se libère de toute intentionnalité qui en fixerait illusoirement le sens caché, toujours à déchiffrer. Il se dispense ainsi de la fiction de l'auteur pour apparaître dans sa matérialité et dans son événementialité, irréductible à tout principe interprétatif. C'est donc avec ce même problème de l'œuvre et de l'auteur que l'investigation archéologique des sciences humaines renouait, mais sous une forme différente, à partir du moment où elle a requis une rupture à l'égard des conceptions usuelles qui sous-tendaient et sous-tendent toujours les pratiques routinières de l'histoire des idées : « Je dois avouer, indiquait rétrospectivement Michel Foucault, que j'ai été mal à l'aise [...] lorsque dans *Les Mots et les Choses*, j'ai mis en avant des noms. J'ai dit "Cuvier", "Bopp", "Ricardo", alors qu'en fait j'essayais par là d'utiliser le nom, non pas pour désigner la totalité d'une œuvre qui répondrait à une certaine délimitation, mais pour désigner une certaine transformation qui a eu lieu à une époque donnée et qu'on peut voir mise en œuvre, à tel moment et en particulier dans les textes en question » (Foucault, 1970 : 60).

Cette problématisation de l'auteur explique les réactions agacées, parfois violentes, que susciterent, en leur temps, certains propos polémiques à l'encontre de Marx et de la thèse althussérienne de la coupure épistémologique : « Au niveau profond du savoir occidental, le marxisme n'a introduit aucune coupure réelle [...]. Le marxisme est dans la pensée du XIX^e siècle comme un poisson dans l'eau » (Foucault, 1966 : 274). S'agissait-il simplement d'indiquer, selon les principes même du matérialisme historique, que la pensée de Marx s'enracine dans un contexte historique ? À la vérité, derrière le caractère polémique de l'image du poisson dans l'eau, s'affirme l'incompatibilité du travail archéologique avec l'histoire hagiographique de la pensée. Du point de vue d'une archéologie du savoir et d'une généalogie de la connaissance⁴, il n'y a pas de sens à référer une mutation, un changement de configuration épistémologique au seul travail d'un auteur ; ce dernier n'est au mieux que le point culminant de cette transformation : son expression. De plus, si l'on suit les divers travaux de l'archéologue, le moment charnière qui marque la fin de l'âge classique et le début de la modernité nous ramène à la période de la Révolution française. Pour en donner une vue approximative, il couvre les deux dernières décennies du XVIII^e et le début du XIX^e siècle. Cette prise de position, volontairement polémique, ne consistait nullement à nier l'importance et l'intérêt du travail de Marx. Il s'agissait en fait de critiquer les présupposés qui sous-tendent une certaine lecture de Marx qui, au mépris des principes du matérialisme historique, érige celui-ci en « Auteur », comme si le travail intellectuel d'un homme pouvait s'élever au-dessus de l'histoire et en modifier le cours. Il s'agissait aussi de sonder l'événement réel que constitue Marx. Diverses propositions suggèrent que cet événement renverrait moins à l'économie politique, largement immergée dans son époque, qu'à la pensée sociale et politique qui cristallise des questions nouvelles. Est-ce alors minorer l'importance de « l'œuvre », de toute œuvre ? Au même titre que Freud et Nietzsche, Foucault (1969b : 805) assignait à Marx un statut, non pas d'auteur, mais « d'instaurateur de discoursivité ». En un certain sens, un tel statut relève d'une reconnaissance problématique de l'importance du marxisme, en esquivant l'adoration (peu marxiste) du « Texte », pour souligner l'espace discursif ainsi créé, en décalage par rapport à la science de son temps. Marx – le moment Marx ou l'opérateur Marx – résonne ainsi d'une mutation épistémologique de l'historiographie (Foucault, 1969a : 21-24). Souvent cryptée, la référence à la pensée de Marx ne s'exprime pleinement que dans les schémas d'analyse de *Surveiller et punir* (Foucault, 1975). Dans cet ouvrage et dans quelques entretiens qui le précèdent ou le suivent, Michel Foucault portera la provocation jusqu'à suggérer que, lui seul, pouvait revendiquer une authentique

⁴ Il existe deux manières d'articuler archéologie et généalogie, fondées sur les propres déclarations de M. Foucault : la première, diachronique et exclusive, consiste à souligner la coupure de la fin des années 60 qui ferait basculer le projet d'une archéologie des sciences humaines du côté d'une généalogie du sujet et des formes d'assujettissement ; la seconde, plus nuancée, pose la concomitance des deux démarches et la prévalence circonstanciée de l'une sur l'autre (Foucault, 1978).

filiation avec le Marx, ni hégélien, ni ricardien, mais analyste des rapports sociaux et des mécanismes réels d'exploitation, tels qu'ils se déploient dans le monde du travail. En résumé : Marx, instaurateur de discoursivité, moins en raison de l'analyse de la plus-value ou de l'avènement du communisme, que des disciplines d'atelier et de la lutte des classes.

La référence à Kant, dans *Les mots et les choses*, soulève plus de problèmes car, à la différence du cas précédent, l'œuvre est strictement contemporaine de la fin de l'âge de classique. Il devient dès lors plus difficile de cerner avec précision si Michel Foucault se contente de s'y référer comme à un signe tangible de transformations épistémiques ou s'il ne réintroduit pas, à son insu, un certain nombre de présupposés, relatifs à l'œuvre et l'auteur, qui expliqueraient l'hommage rendu à Kant, même si ce dernier ne répond plus à la seule bienséance académique (Lebrun, 1989). Il est en effet des pages de cet ouvrage qui peuvent laisser perplexe le lecteur, acquis aux principes de l'investigation archéologique. Certaines formules suggèrent qu'il y aurait un « avant-Kant » et un « après-Kant » : « Alors que Hume faisait du problème de la causalité un cas de l'interrogation générale sur les ressemblances, Kant, en isolant la causalité, renverse la question ; là où il s'agissait d'établir les relations d'identité et de distinction sur le fond continu des similitudes, il fait apparaître le problème inverse de la synthèse du divers. [...] Au lieu de valoir à propos des seuls rapports de la nature et de la nature humaine, [la critique] interroge la possibilité même de toute connaissance » (Foucault, 1966 : 175).

Si le criticisme kantien marque, en ce sens, le seuil de notre modernité, c'est au même titre que Don Quichotte constituait le héros avant-coureur du règne de la représentation et, la *Juliette* de Sade, le dernier des récits classiques. C'est pourquoi, l'insistance de l'archéologue ne doit pas être interprétée comme une simple concession à l'académisme mais, à l'inverse, comme le souci de rattacher l'événement kantien à son sol archéologique. Et ce afin de cerner au plus près ce dont il est l'expression, notamment dans l'écart, mince mais essentiel, qui le sépare de ses contemporains idéologues, encore attachés à étendre leur analyse sur l'ensemble du champ de la connaissance sans percevoir, ni réellement toucher au problème des conditions mêmes de la représentation (Foucault, 1966 : 254-5). C'est ainsi que l'on peut mesurer pleinement en quoi consiste l'importance d'un tel événement, en évitant les illusions qui se rattachent aux catégories d'œuvres et d'auteurs telles que les manipule l'histoire des idées. En fait, l'équivoque attachée au nom de Kant ne relève que de la nomination qui conduit à rattacher, par habitude, les textes à l'individu nommé, au lieu de fonctionner comme un simple outil de référencement, dans le cadre de la démarche archéologique.

La fonction auteur

On perçoit mieux les raisons qui ont conduit Michel Foucault à développer une réflexion critique sur ces catégories d'auteur et d'œuvre. En premier lieu, elles se déduisent d'un fait : ces catégories se fondent sur une conception du sujet à laquelle il s'opposait, en raison de la nature même du rapport au matériau historique qu'impliquait l'investigation archéologique. L'auteur relève d'une fiction : un masque que l'on tend à associer à l'individu réel, producteurs de textes ou de livres. C'est un nom qui remplit certaines fonctions. Rien de moins problématique que l'individualité et le statut de cet être qui ne doit être confondu ni avec celui qui écrit, ni avec le narrateur, et qui n'existe qu'en tant qu'opérateur fonctionnel : « La fonction-auteur est liée au système juridique et institutionnel qui enserme, détermine, articule l'univers des discours ; elle ne s'exerce pas uniformément et de la même façon sur tous les discours, à toutes les époques et dans toutes les formes de civilisation ; elle n'est pas définie par l'attribution spontanée d'un discours à son producteur, mais par une série d'opérations spécifiques et complexes ; elle ne renvoie pas purement et simplement à un individu réel, elle peut donner lieu à plusieurs ego, à plusieurs positions-sujets que des classes différentes d'individus peuvent venir occuper » (Foucault, 1969b : 803-804).

Cette fonctionnalité s'éclaire au fil de l'analyse des rapports entre discours et auteurs. À la différence d'un discours anonyme, le discours d'auteur fait l'objet d'une appropriation. Par sa fonctionnalité, il se rattache à un système juridique qui conditionne et garantit ce rapport de propriété au discours. L'appropriation implique que celui qui le tient, reçoit, en retour, son être du fait d'assumer cette fonction. Selon l'époque et le contexte social, le rapport de l'auteur au discours enregistre des variations qui conduisent à souligner la relativité, mais aussi la stricte fonctionnalité sociale de cette catégorie. Michel Foucault rappelait ainsi que le nom d'« Auteur » n'est pas un nom propre comme les autres, car il se rapporte, non pas à un individu qu'il permettrait de situer au sein d'un groupe social ou d'une structure familiale, mais à un ensemble de textes qu'il permet de répertorier, de classer, d'attribuer, d'authentifier, de valoriser, etc. L'historicité de la fonction « Auteur » ressort d'un fait : antérieurement au XVII^e siècle, cette fonctionnalité prévalait pour les discours scientifiques et, ultérieurement, elle s'effaça du domaine des sciences pour s'investir exclusivement dans le discours littéraire dont l'anonymat fut de plus en plus difficilement toléré. Derrière l'unité fonctionnelle du nom d'auteur se profile une multiplicité de positions-sujets : « L'ego qui parle dans la préface d'un traité de mathématiques [...] n'est identique ni dans sa position, ni dans son fonctionnement à celui qui parle dans le cours d'une démonstration et qui apparaît sous la forme d'un "Je conclus" ou "Je suppose" : dans un cas, le "je" renvoie à un individu sans équivalent qui, en un lieu et en un temps déterminés, a accompli un certain travail ; dans le second, le "je" désigne un plan et un moment de démonstration que tout individu peut occuper, pourvu qu'il ait accepté le même système de symboles, le même jeu

d'axiomes, le même ensemble de démonstrations préalables. Mais on pourrait aussi, dans le même traité, repérer un troisième ego ; celui qui parle pour dire le sens du travail, les obstacles rencontrés, les résultats obtenus, les problèmes qui se posent encore ; cet ego se situe dans le champ des discours mathématiques déjà existants ou encore à venir » (Foucault, 1969b : 803 ; Foucault, 1969a : 123-124).

Dans notre civilisation, le discours appelle l'auteur selon un principe de raréfaction des énoncés. Qualitative et non pas quantitative, cette raréfaction se rapporte à la prolifération des paroles anonymes dont la seule force qui puisse les extraire de leur quasi-néant, réside dans leur attribution, garante à la fois de leur singularité, de leur événementialité et, surtout, de leur visibilité sociale. Quand Michel Foucault, en fin d'introduction à *L'archéologie du savoir*, interpella le lecteur par cet énoncé : « Ne me demandez pas qui je suis et ne me dites pas de rester le même », il mettait à jour les tensions qu'impliquait sa propre posture. Critiquer la catégorie d'auteur, déjouer les stratégies interprétatives bien ou mal intentionnées du lecteur-herméneute, refuser les assignations à résidence s'opérait à l'intérieur même d'un discours d'auteur. En d'autres termes, il tentait d'ébranler son propre corsage. Seul un discours authentifié, c'est-à-dire attribué à un auteur, dispose de la force théorique qui conditionne l'acceptabilité et la reconnaissance de la critique de « l'Auteur ». Les catégories d'œuvre et d'auteur surdéterminent le sens du discours, surtout quand celui-ci, prétendant accéder à la sérénité parfaite de l'anonymat et à la dissolution du règne de l'identité, se ramène, comme par un ultime paradoxe, à incarner le discours d'auteur par excellence, en raison même de la dénégation de cet être que tente d'opérer la critique.

On mesure à quel point il s'avère difficile de se déprendre totalement de certains présupposés, constitutifs de nos catégories mentales et de nos pratiques sociales. On comprend aussi pourquoi toute esquisse de commentaire ou d'interprétation reproduit, presque à son insu, certains de ces mêmes présupposés. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la posture intellectuelle de Michel Foucault, en herméneute de sa propre pensée, contredit en apparence sa critique des idées d'œuvre et d'auteur. Elle revient à postuler l'existence d'une intention première qui aurait présidé au déploiement de sa pensée et dont il s'agirait, ensuite, pour l'auteur lui-même, de restituer la vérité cachée. De plus, cette entreprise d'interprétation constitue en elle-même un défi, un véritable obstacle pour tout commentateur : si l'auteur tente d'imposer la signification de son œuvre et se propose d'établir ce qu'il faut en dire et en penser, qui peut encore raisonnablement prétendre en livrer la vérité ? Or, le philosophe n'a pas toujours résisté à cette tentation d'établir le code de lecture légitime auquel devraient se plier ses lecteurs, même s'il la critiquait dans sa « Préface » destinée à la réédition de *l'Histoire de la folie* : « La tentation est grande pour qui écrit le livre de faire la loi à tout ce papillonnement de simulacres, à leur prescrire une forme, à les lester d'une d'identité, à leur imposer une marque qui leur donnerait à tous une certaine valeur constante.

"Je" suis l'auteur : regardez mon visage ou mon profil ; voici à quoi devront ressembler toutes ces figures redoublées qui vont circuler sous mon nom ; celles qui s'en éloignent ne vaudront rien ; et c'est à leur degré de ressemblance que vous pourrez juger de la valeur des autres. Je suis le nom, la loi, l'âme, le secret, la balance de tous ces doubles » (Foucault, 1972 : 9).

Les nombreux commentaires que livra Michel Foucault, lors d'entretiens, ne contredisent-ils pas radicalement cette critique ? Pour répondre à cette question, il faut tenir compte de trois éléments. En premier lieu, le statut particulier des entretiens que Michel Foucault accordait. Leur finalité ne consistait certainement pas à faire la loi sur ses textes, mais à prolonger son travail sous une forme différente : dire ce que le livre ne permettait pas toujours de dire, le dire avec une spontanéité suffisante, dire autre chose qui n'avait pu être dit, etc. En deuxième lieu, ces détours réflexifs introduisent une distance critique dans le rapport que Michel Foucault entretenait à l'égard de son propre travail. Ils participent d'une posture éthique qui consiste à se prendre soi-même comme objet d'interprétation, car ce n'est plus l'auteur qui fait l'œuvre, mais des pratiques discursives qui appellent des positions de sujet. Ils relèvent dès lors d'une herméneutique de soi par laquelle le sujet vise une transformation de soi par soi, corrélative d'une modification de son propre rapport à la vérité. Enfin, l'effort pour expliquer ses intentions, sa visée, relève d'une logique stratégique-discursive à l'encontre d'interprétations, hâtives, erronées ou malveillantes.

Une psychologie impliquée

« Donner un Auteur à un texte, c'est imposer à ce texte un cran d'arrêt, c'est le pouvoir d'un signifié dernier » (Barthes, 1968 : 68). Cette proposition de Barthes témoigne de son intimité intellectuelle avec Michel Foucault et de la convergence de leurs analyses. Mais elle en appelle une autre, complémentaire et réciproque. Si l'attribution d'un auteur revient à conférer un sens déterminé à un texte, l'auteur reçoit son être, sa qualité de sujet, par une opération d'attribution similaire : l'œuvre qualifie l'auteur. Il existe, en ce sens précis, une psychologie impliquée dans la catégorie même d'auteur. L'auteur se constitue en sujet de son œuvre par l'assujettissement qui résulte de la fonction qu'il exerce dans l'ordre du discours. Celui qui écrit, écrivain ou écrivain, n'échappe pas à l'exercice d'une telle fonction. Car le discours ne se conçoit pas séparément de contraintes énonciatives qui imposent à celui qui parle ou qui prétend parler, le respect de certaines règles, formelles et sociales. Écrire à la manière d'un écrivain, d'un chercheur ou d'un journaliste, implique toujours l'acceptation d'un système d'assujettissement ritualisé qui fixe des rôles et des positions, corrélatifs de la jouissance de modestes privilèges tels que celui d'être reconnu socialement comme auteur : « L'individu qui se met à écrire un texte à l'horizon duquel rôde une œuvre possible reprend à son compte la fonction de l'auteur :

ce qu'il écrit et ce qu'il n'écrit pas, ce qu'il dessine, même à titre de brouillon provisoire, comme esquisse de l'œuvre, et ce qu'il laisse va tomber comme propos quotidiens, tout ce jeu de différences est prescrit par la fonction auteur, telle qu'il la reçoit de son époque, ou telle qu'à son tour il la modifie » (Foucault, 1971 : 30/31).

La question « Qui parle ? » (Foucault, 1969a : 68) révèle l'indissociabilité des dimensions psychologiques et politiques de la fonction auteur. Elle ne se résume pas à déterminer l'identité du locuteur, ni le statut de celui qui accède au discours. Elle met à jour la construction historico-sociale de la catégorie, ses implications psychologiques sous l'angle de l'assujettissement d'individus en auteur et, enfin, les stratégies qui sous-tendent toute occupation d'une position d'auteur dans l'ordre du discours. Aussi, appréhender l'auteur comme un individu qui, en conscience, après avoir défini son projet, exécute son œuvre, revient-il à se méprendre totalement. La raison en est simple : le travail opéré, outre le fait qu'il répond à une série de déterminants historiques, sociaux et culturels qui en définissent la forme et les modalités, ne s'apparente nullement à l'actualisation d'une puissance ou à l'incarnation d'une idée que le créateur imposerait à une matière inerte. Cette critique de l'auteur prolonge ainsi celle du rôle fondateur accordé au sujet. La dissolution de l'un induit la destitution de l'autre. Cette critique complète le dessein de l'archéologue quand ce dernier investissait les discours sous l'angle anonyme de leurs règles de formation et de la construction de leur objet, sans se soucier de ceux qui les avaient tenus et de leurs intentions expressives « profondes », sans chercher « au-dessous de ce qui est manifeste, le bavardage à demi-silencieux d'un autre discours » (Foucault, 1969a : 40).

À ceux qui s'étonnent d'un prétendu retour du sujet dans le dernier Foucault et qui s'interrogent encore sur la validité de ses ultimes déclarations relatives à la présence de cette thématique tout au long de son travail, il faut répondre que toutes les analyses relatives à la folie, à l'œuvre, à l'auteur, aux sciences humaines, à la médecine, au pouvoir, etc., s'articulent sur cette même thématique du sujet et de son rapport constitutif à la vérité et au pouvoir. De la littérature aux sciences humaines, des analytiques du pouvoir à l'histoire de la sexualité, la question politique de l'assujettissement appelait l'élaboration d'une éthique qui se concrétisera dans la problématisation de l'esthétique de l'existence et des arts de soi (Nègre, 1998). Mais cette préoccupation éthique se reflétait déjà dans l'analyse de la catégorie d'œuvre, notamment en raison de l'effacement de l'individu derrière l'auteur, figure pétrifiée dans l'écriture. Car l'auteur naît de l'œuvre qui appelle le sacrifice de sa vie pour prix de son immortalité. « Mais il y a autre chose : ce rapport de l'écriture à la mort se manifeste aussi dans l'effacement des caractères individuels du sujet écrivain [...] ; il lui faut tenir le rôle du mort dans le jeu de l'écriture » (Foucault, 1969b : 793). Il existe une efficacité symbolique immanente à la catégorie d'auteur qui interpelle le sujet dans une position mortifère en le rivant à la place invariante de celui qui doit assumer à la fois l'œuvre comme horizon fantasmatique et l'écriture comme

destinée. Le dernier livre de Raymond Roussel, *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, demeure exemplaire par son exécution quasi testamentaire mais, plus encore, par l'effacement de celui qui écrit derrière l'écriture qui le prolonge, comme le songe de son propre néant (Foucault, 1963b : 10).

De cette critique des catégories d'œuvre et d'auteur, il faut bien sûr retenir certains préceptes qui ont valeur de mise en garde contre le psychologisme inhérent à l'exercice du commentaire. Il faudrait aussi dégager et adopter en quelque sorte la règle interprétative suivante : ne pas chercher à savoir ce qu'a voulu dire Michel Foucault, à dégager en-deçà du texte ses véritables intentions d'auteur, c'est-à-dire un non-dit, quelque chose d'à peine conscient sur lequel s'articulerait sa propre pensée, mais plutôt s'attacher à saisir ce qui a été effectivement dit comme le produit d'une pratique soumise à une série de nécessités contingentes, d'ordre théorique et social. En tout cas, il ne faudrait pas dissimuler que l'unité de la pensée de Michel Foucault résulte d'une opération interprétative qui, par-delà le morcellement des analyses, les tâtonnements passagers et les brusques rebondissements, tente de faire prévaloir la cohérence d'une expérience singulière. Et c'est là que le commentateur affronte le risque de faire prévaloir une unité toute illusoire dont le bénéfice est censé être double, pour le texte qu'il prétend défendre au prix d'un effacement de ses aspérités initiales et, pour lui-même, s'il est vrai que l'inquiétude de ne pas proposer une vue suffisamment claire et convaincante prévaut sur le respect de la lettre, et s'impose par la nature même de l'exercice. Il est vrai également que l'auteur, c'est-à-dire celui qui écrit le texte et qui se loge à l'intérieur de cette même catégorie, propose un produit ordonné autour d'une identité souveraine. Ce fait traduit l'efficacité symbolique de cette même catégorie, fondatrice de la communication pour le lecteur qui décèle dans le texte l'expression d'une subjectivité et pour celui qui écrit et se constitue par sa médiation en sujet. Michel Foucault a joué de cette catégorie, fondatrice de l'hégémonie de l'écrivain sur son texte et de la multiplicité des commentaires autorisés, mais pour mieux en déjouer les effets. Examiner le contenu de ses propos sur son travail peut, à première vue, donner au lecteur l'impression que certaines déclarations n'ont pour raison d'être que de recomposer la logique d'une trajectoire, d'insister sur des continuités artificielles, de nouer entre elles des thématiques que tout semble pourtant séparer. Mais une lecture plus attentive révèle à quel point ces assertions excluent tout arbitraire. Elles éclairent souvent les impasses, les obstacles rencontrés au fil des recherches, puis leur franchissement et les moyens mis en œuvre pour y parvenir. Aussi, les entretiens que Michel Foucault accorda à des journaux et des revues, lors de la parution de ses livres, constituent-ils des témoignages particulièrement précieux. Esquivant les pièges propres à l'exercice, ils déploient une stylisation du travail de recherche qui consiste à l'énoncer, non pas sur le mode assujéti de celui qui doit assumer une vérité qui déjà lui échappe, mais par une reproblématisation des objets ou des thèmes précédemment traités, accompagnés par un dédoublement de celui qui s'énonce et s'efface au terme même de sa propre énonciation : « Ne me demandez pas qui je suis et ne me dites pas de rester le même... » (Foucault, 1969a : 28).

De l'éthique comme herméneutique de soi

Comment appréhender le texte après la critique des catégories d'auteur et d'œuvre ? Comment en ressaisir la signification, en dégager des unités, mêmes éphémères ? Privé de sa vérité ultime et de sa réserve de sens, le texte paraît morcelé, accidentel, soumis à de multiples aléas et, en particulier, au grand péril d'être sans cesse recouvert d'un sens qui lui vient du dehors et lui demeure étranger. Le devenir de textes, comme ceux de Marx ou de Rousseau, le prouve suffisamment. Outil de subversion de l'ordre social et moyen de légitimation de ce même ordre, le sens du texte demeure irrémédiablement subordonné au contexte historique et politique de sa fonctionnalité. Une telle réversibilité prouve qu'il existe une manière savante de ne rien comprendre ; celle-ci consiste à faire comme si le texte véhiculait par lui-même sa propre vérité, indépendamment de toute détermination relative au contexte de sa production et de sa réception. Mais si le texte ne dit rien par lui-même sinon le murmure que l'on veut bien lui prêter, pourquoi se complaire encore dans la vanité de l'écriture qui se résume pour l'auteur à prétendre imposer sa propre vérité en l'enfermant dans la prison bien close de la lettre ? La question ne traduit aucun pessimisme. Elle indique les termes d'une alternative que Michel Foucault trancha très tôt par le rejet de la posture herméneutique, puis par la problématisation du rapport éthique à soi et à l'écriture de soi (au sens métaphorique, comme au sens propre).

Le lecteur averti soupçonne, au détour d'une phrase, l'existence de luttes souterraines à l'encontre de quelques ennemis, représentants éminents d'une telle posture. Il s'agissait pour Michel Foucault de déployer une tactique qui consiste, non pas à nommer l'adversaire pour s'opposer frontalement à ses thèses, mais à circonscrire l'espace intellectuel de sa pensée comme pour mieux le neutraliser. Cet espace se définirait par défaut comme « heideggero-derridien ». Peuplé de chimères qui ont pour nom « Origine », « Trace », « Continuité », il subit la tactique réglée du généalogiste qui lui substitue l'accident, le disparate, l'événement (Foucault, 1971c). La métaphysique encaisse ainsi quelques coups de marteaux bien sentis qui portent sur les baudruches du « pas-encore-pensé » et du « toujours-déjà-donné-dans-son-retrait » (Foucault, 1969a : 36, 159, 274). L'hypothèse d'un en-deçà ou d'un au-delà constitutif de l'essence du texte s'efface pour laisser place aux seuls discours dans leur réalité pratique. Par répercussion, l'herméneute enregistre la rupture du sol épistémologique à partir duquel il appréhendait les textes pour extirper des limbes du signifiant, un sens enfoui. Il ne reste alors à l'herméneute confronté à l'immanence du discours qu'à référer les énoncés à eux-mêmes, en l'absence d'intentionnalité première, de traces de subjectivité ou d'une matérialité des signes qui, de la même manière, tiendrait lieu d'inconscient. L'analyse du discours se substitue à l'exégèse, plus ou moins rigoureuse, plus ou moins savante, des textes. La désacralisation irrévérencieuse de Descartes par la simple reprise d'un énoncé « Mais, quoi ce sont des fous [...] » et les critiques qu'elle a suscitées, reflètent cette opposition et, surtout, la difficulté pour l'herméneute de s'émanciper de la croyance en l'Auteur et en son œuvre (Derrida, 1963 : 51-97).

Cette rupture marque le franchissement d'un seuil de positivité dans l'analyse du discours. Elle s'inscrit dans le prolongement des trois événements critiques dont nous demeurons les contemporains : Nietzsche, Freud, Marx. Ces derniers fondèrent de nouvelles possibilités d'interpréter qui visent, non pas le monde ou la nature, ni des discours ou des textes, c'est-à-dire des systèmes de signes, mais, de manière plus radicale, ce que nous sommes. Ainsi, s'opère une mutation dans la nature du signe et dans son mode d'interprétation. Le signe se range à l'interprétation car, non seulement il ne signifie rien en lui-même, mais il ne signifie que par l'arbitraire de l'acte interprétatif qui le fait signifier. L'interprétation le précède et l'enveloppe, interdisant la possibilité même d'une sémiologie comme science des signes et des systèmes de signes. Elle impose la nécessité d'une agonistique du vrai. Car dans la précession des systèmes d'interprétation sur les systèmes de signes se joue la prévalence des rapports de force sur les formes de la connaissance : « On le voit déjà chez Marx, qui n'interprète pas l'histoire des rapports de production, mais qui interprète un rapport se donnant déjà comme une interprétation, puisqu'il se présente comme nature. De même, Freud n'interprète pas des signes, mais des interprétations [...]. C'est aussi ce que Nietzsche dit, lorsqu'il dit que les mots ont toujours été inventés par les classes supérieures ; ils n'indiquent pas un signifié, ils imposent une interprétation » (Foucault, 1967 : 571-572).

La critique se définit, dès lors, comme interprétation contre des interprétations premières qui modèlent la vie et induisent des formes d'assujettissement. Aussi, s'engage-t-elle dans une tâche quasi infinie et nécessairement réflexive. L'attention accordée ultérieurement à l'éthique traduit la permanence de la réflexion de Michel Foucault puisque l'on retrouvera ces mêmes thèmes de l'interprétation et de la formation du sujet, problématisés sous la forme de l'herméneutique de soi, comme une sorte de pendant ou de prolongement nécessaire aux analyses du pouvoir. « Face à la normalisation et contre elle, *Le souci de soi* » résumait Georges Canguilhem (1986 : 40). Prenant pour objet un être qui résulte d'un processus de subjectivation sous l'effet de normes de conduite, l'herméneutique de soi se présente paradoxalement comme la négation même de la posture herméneutique, qui campe le sujet interprétant face à l'objet à interpréter. Elle s'apparente à un travail consistant à se déprendre de soi, c'est-à-dire à se désassujettir par l'ascèse du vrai (Macherey, 1988). L'éthique s'impose ainsi comme amoral, non seulement parce qu'elle exclut toute vérité révélée ou toute loi transcendante, mais parce qu'elle relève d'une pratique de liberté qui consiste à transgresser méthodiquement le conditionnement par la culture afin de modifier le rapport à soi. La critique foucauldienne de la catégorie « Auteur » relève, en ce sens, d'une réflexion éthique, car il s'agit pour celui qui prend le risque de l'écriture de déjouer les normes sociales qui s'imposent à lui par cet être d'emprunt, promesse pour son discours d'un très illusoire supplément d'âme.

Conclusion

L'inquiétude éthique de l'écrivain exprime sa double finitude, d'être vivant et d'être de papier. Elle marque le moment où la critique foucauldienne renvoie le lecteur-interprète à sa propre destinée : que sommes-nous, nous qui écrivons sous couvert de masques asservissants, brouillons d'une identité traversée de mille différences ? Comment écrire d'un trait qui déjoue tout asservissement pour ouvrir l'espace d'expériences nouvelles, garantes d'une transformation de notre propre rapport à la vérité, c'est-à-dire de nous-mêmes ? À partir du remaniement de nos cadres intellectuels, la critique foucauldienne sonde, pour mieux les faire vaciller, les fondements du rapport à l'écriture, au texte, mais aussi de notre être, trop enclins à nous illusionner sur la permanence du lien qui nous rive à quelques signifiants. Ce dessein appelle l'expérimentation de nouvelles manières d'être, dans l'ordre du discours, par une réforme éthique et politique du rapport à soi.

Références

- Barthes R., 1968, « La mort de l'auteur », pp. 63-70, in : *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Éd. du Seuil.
- Blanchot M., 1955, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard.
- 1959, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard.
- Bourdieu P., 1994, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Éd. du Seuil.
- 1996, « Qu'est-ce que faire parler un auteur ? À propos de Michel Foucault », *Sociétés et représentations*, 3, pp. 13-18.
- Canguilhem G., 1986, « Sur l'Histoire de la folie en tant qu'événement », *Le Débat*, 41, Paris, Gallimard.
- Deleuze G., 1962, *Nietzsche et la philosophie*, Paris, Presses universitaires de France, 1988.
- Derrida J., 1963, *L'écriture et la différence*, Paris, Éd. du Seuil, 1967.
- Eribon D., 1989, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, 1991.
- Foucault M., 1961, « Préface », pp. 159-167, in : *Dits et écrits. 1954-1988*, tome I, Paris, Gallimard, 1994.
- 1963a, *Naissance de la clinique*, Paris, Presses universitaires de France, 1990.
- 1963b, *Raymond Roussel*, Paris, Gallimard, 1986.
- 1966, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard.

- 1967, « Nietzsche, Freud, Marx », pp. 564-580, in : *Dits et écrits. 1954-1988*, tome I, Paris, Gallimard, 1994.
- 1968, « Sur l'archéologie des sciences. Réponse au cercle d'épistémologie », pp. 696-731, in : *Dits et écrits. 1954-1988*, tome I, Paris, Gallimard, 1994.
- 1969a, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1986.
- 1969b, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », pp. 789-821, in : *Dits et écrits. 1954-1988*, tome I, Paris, Gallimard, 1994.
- 1970, « La situation de Cuvier dans l'histoire de la biologie », pp. 30-67, in : *Dits et écrits. 1954-1988*, tome II, Paris, Gallimard, 1994.
- 1971a, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard.
- 1971b, « Entretien avec Michel Foucault », pp. 157-174, in : *Dits et écrits. 1954-1988*, tome II, Paris, Gallimard, 1994.
- 1971c, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », pp. 136-157, in : *Dits et écrits. 1954-1988*, tome II, Paris, Gallimard, 1994.
- 1972, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1987.
- 1975, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1990.
- 1978, « Qu'est-ce que la critique ? (critique et *Aufklärung*) », *Bulletin de la société française de philosophie*, 2, 1990, pp. 35-63.
- Lebrun G., 1989, « Note sur la phénoménologie dans *Les Mots et les Choses* », pp. 33-53, in : *Michel Foucault philosophe*, Paris, Éd. du Seuil.
- Macherey P., 1988, « Foucault : éthique et subjectivité », *Autrement*, 102, pp. 92-103.
- 1990, *À quoi pense la littérature ?*, Paris, Presses universitaires de France.
- Nègre F., 1998, « L'*ultima maniera* de Michel Foucault », *Barca !*, 10, pp. 83-113.